

L'Attique sous l'Empire romain : territoire symbolique de la langue grecque ?

VALENTIN DECLOQUEMENT

Ghent University (Belgique)

Résumé : Sous l'Empire romain, aux 2^e et 3^e siècles de notre ère, la langue grecque n'était pas unifiée ; deux variétés linguistiques s'opposaient : d'une part, la *koinè* ; de l'autre, la langue de l'élite lettrée, qui imitait les usages des grands auteurs attiques de la période classique (5^e et 4^e siècles avant notre ère). À première vue, l'identité socioculturelle et linguistique des intellectuels atticistes semble déterritorialisée : tout hellénophone dépositaire d'une éducation grecque pouvait se prétendre « attique », quels que soient ses origines ethniques et son lieu de vie. Néanmoins, dans les sources littéraires, notamment les *Vies des sophistes* de Philostrate (deuxième moitié du 3^e siècle de notre ère), l'Attique se présente comme le territoire symbolique d'un capital culturel qui reste profondément attaché aux racines linguistiques de l'Athènes classique. Les intellectuels hellénophones se définissent ainsi comme les citoyens d'un monde athénien idéalisé, qui transcende à la fois l'espace et le temps.

Mots-clés : atticisme ; diglossie ; Empire romain ; grec ancien ; *koinè* ; Philostrate ; Seconde Sophistique.

Abstract: Under the Roman Empire, in the 2nd and 3rd centuries CE, the Greek language was not unified but consisted of two distinct linguistic varieties: the standard *koinè* on the one hand, and, on the other hand, the language used in the literate classes, imitating the canonical Attic writers of the classical period (5th and 4th centuries BCE). The sociocultural and linguistic identity of Atticist intellectuals seems to have been de-territorialized: any Greek-speaker who received a Greek education could indeed claim to be “Attic”, regardless of their ethnic origin or place of residence. In literary works, however, most notably in Philostratus' *Lives of the Sophists* (second half of the 3rd century CE), Attica appears symbolically as the territory of a cultural capital linguistically rooted in classical Athens. Greek-speaking intellectuals thus defined themselves as citizens of an idealised Athenian world that transcended the boundaries of space and time.

Keywords: Ancient Greek; Atticism; diglossia; *koinè*; Philostratus; Roman Empire; Second Sophistic.

1. Les variétés de la langue grecque aux 2^e et 3^e siècles de notre ère

Aux 2^e et 3^e siècles de notre ère, l'Empire romain, qui a atteint son extension maximale, est couvert par deux langues dominantes : le latin, couramment employé dans la partie occidentale tout en servant de langue administrative partout ailleurs ; le grec, majoritaire dans la partie orientale, depuis la mer Noire jusqu'au nord de l'Égypte. Plus précisément, les deux langues étaient pratiquées en Occident par des classes intellectuelles bilingues, qu'il s'agisse de latinophones ayant appris le grec au cours de leurs études ou de Grecs implantés à Rome ayant acquis le latin au contact des populations locales¹.

À ce bilinguisme, moins représenté en Orient qu'en Occident, s'ajoute une diglossie entre deux principales variétés du grec : d'une part, la *koinè*, en constant contact avec d'autres langues² ; de l'autre, les usages d'une élite hellénophone imprégnée des auteurs attiques des 5^e et 4^e siècles avant notre ère. La présente étude s'attachera, à partir de sources littéraires et lexicographiques, à examiner les ambiguïtés identitaires nées de ce conflit diglossique au sein des sphères lettrées : alors que le grec et plus précisément le dialecte attique semblent avoir été déterritorialisés dans un cadre intellectuel, l'identité socioculturelle de l'élite se construit autour d'une Athènes idéalisée, territoire symbolique de son unité.

1.1. Langue « commune » et correction du langage : un conflit diglossique

Aux époques dites archaïque et classique (8^e au 5^e siècle avant notre ère), de nombreux dialectes grecs coexistaient dans l'espace de la mer Égée, marqués par des différences fortes en termes de

¹ James Clackson, *Language and Society in the Greek and Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 87-94.

² Claude Brixhe, « Linguistic Diversity in Asia Minor during the Empire: Koine and Non-Greek Languages », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 228-252.

morphologie et de diction notamment³. Par exemple, pour parler de « langue », un individu natif d'Athènes ou des régions environnantes employait la forme *glotta* (γλῶττα) : le double tau (ττ) est caractéristique du dialecte qu'on appelle « attique », c'est-à-dire dominant sur le territoire attique. De l'autre côté de la mer Égée, en Asie Mineure, le même mot, *glotta*, se prononçait plus couramment *glossa* (γλῶσσα) : le double sigma (σσ) est privilégié dans le dialecte dit « ionien », majoritaire en Ionie⁴.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand dans la deuxième moitié du 4^e siècle avant notre ère marquent un tournant dans l'histoire de la langue grecque. En lien avec un important brassage de populations, se développe peu à peu la *koinè* (κοινή), la langue « commune », première forme de standardisation de la langue grecque⁵. Caractérisée par une relative simplicité, la *koinè* hérite du dialecte attique, mais elle y mêle d'autres éléments dialectaux. Par exemple, elle emprunte au dialecte ionien l'usage du double sigma (σσ) : « langue » se dit ainsi *glossa* (γλῶσσα), plutôt que *glotta* (γλῶττα). Sous l'Empire romain, la *koinè* demeure la langue couramment parlée par les populations d'ethnicité grecque dans la partie orientale de l'espace méditerranéen. La *koinè* a également une fonction véhiculaire : elle sert de langue de communication entre les différents groupes ethniques de l'Empire, à l'image de l'anglais aujourd'hui. Ce n'est pas un hasard si c'est la langue du Nouveau Testament, puisqu'elle permet la diffusion la plus large possible⁶, même si

³ Voir James Clackson, *op. cit.*, p. 44-54.

⁴ Il faut néanmoins préciser que les dialectes ionien et attique, qui nous intéresseront dans le présent article, appartiennent au même groupe dialectal. Pour une introduction à la dialectologie du grec ancien, voir Carlo Consani, « Ancient Greek Sociolinguistics and Dialectology », dans Georgios K. Giannakis (dir.), *Encyclopedia of Ancient Greek language and linguistics*, Leyde – Boston (Mass.), Brill, 2014, vol. 1, p. 118-119.

⁵ Sur le développement historique de la *koinè* du 4^e au 2^e siècle avant notre ère et sa fonction sociopolitique, voir Carlo Consani, *op. cit.*, p. 121-123.

⁶ Coulter H. George, « Jewish and Christian Greek », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 273-279.

les évangélistes privilégient une *koinè* “littéraire”, parfois plus élaborée que les formes orales⁷.

En réaction à la *koinè*, l'élite cultivée privilégiait des usages empruntés aux auteurs canoniques de l'Athènes classique (5^e et 4^e siècles avant notre ère). Pour ne citer que quelques grands noms, les orateurs attiques, Démosthène en premier lieu (384-322), étaient au cœur de l'éducation rhétorique⁸. Thucydide (vers 460-400) et Xénophon (vers 430-355) servaient eux aussi de modèles stylistiques, plutôt pour l'historiographie. Certaines œuvres de Platon (428/427-348/347), notamment le *Phèdre*, étaient des paradigmes pour le genre littéraire du dialogue⁹. Certes, le corpus des modèles classiques demeurait relativement fluide dans un contexte sociopolitique où les pratiques scolaires n'étaient pas institutionnalisées¹⁰.

On parle plus spécifiquement d'« atticisme » pour désigner les codes esthétiques et les traits sociolectaux de la Seconde Sophistique, un mouvement intellectuel qui connut son “âge d'or” entre la fin du 1^{er} siècle de notre ère et la première moitié du 3^e. Dans la lignée de la Première Sophistique (5^e et 4^e siècles), les figures de ce mouvement capitalisent sur leur solide éducation rhétorique, s'illustrent dans les performances oratoires et mêlent souvent la pédagogie à la pratique en s'entourant de disciples. Ce sont les intellectuels de la Seconde Sophistique qui, peut-être plus que tout autre, ont contribué à entretenir et à préserver, sous l'Empire romain, les usages linguistiques du canon des auteurs attiques.

⁷ Voir, par exemple, la récente étude de Jordi Redondo, « Modal Substitution in Koinè Greek: The Gospels of Mark and Luke », *Scripta Classica Israelica: Yearbook of the Israel Society for the Promotion of Classical Studies*, n° 37, 2018, p. 183-194.

⁸ Laurent Pernot, *L'ombre du tigre : recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, D'Auria, coll. « Speculum: Contributi di Filologia Classica », 2006, p. 64-68.

⁹ Michael B. Trapp, « Plato's Phaedrus in Second-Century Greek Literature », dans Donald Andrew Russell (dir.), *Antonine Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 141-173.

¹⁰ Carlo Vessella, *Sophisticated Speakers: Atticist pronunciation in the Atticist lexica*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Trends in Classics. Supplementary Volumes », 2018, p. 15.

Le conflit diglossique entre langue « commune » et langue « attique » est marqué par des différences de tout type – lexicales, morphologiques, phonétiques, syntaxiques¹¹. Pour ne donner que quelques exemples notables, « témoigner sa reconnaissance » se dit *eucharistein* (εὐχαριστεῖν) dans la *koinè*, attesté dans le Nouveau Testament¹² ; par contraste, les atticistes gardent de la langue de Démosthène l'expression *charin eidenai* (χάριν εἰδέναι), sachant qu'*eidenai* est un verbe irrégulier¹³. En matière de morphologie verbale, nous pourrions dire que les verbes en *-ô* (-ω) sont à ceux du premier groupe en français ce que les verbes en *-mi* (-μι) sont à ceux du troisième : la *koinè* préfère les verbes réguliers en *-ô* (-ω), plus simples à conjuguer, comme *istanô* (ἰστάνω) qui signifie « placer » ; en réaction, la correction « attique » exige qu'on préserve l'équivalent en *-mi* (-μι), *istèmi* (ἴστημι)¹⁴. Sur un plan syntaxique, le datif instrumental se maintient dans les écrits des prosateurs atticistes, là où les usages courants privilégient l'emploi de prépositions¹⁵. De même, le mode verbal de l'optatif, qui exprime l'irréel en grec ancien, peut s'employer de manière dite « oblique » pour introduire une nuance subjective dans un contexte énonciatif aux temps du passé : sous l'Empire romain, il n'est guère plus attesté que dans

¹¹ On se reportera au panorama et aux conseils bibliographiques donnés par Lawrence Kim, « Atticism and Asianism », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 41-66.

¹² Voir Matthieu, 15, 36 ; Marc, 8, 6 ; Luc, 14, 23 ; Jean, 6, 11 ; *Actes des Apôtres*, 27, 35.

¹³ Phrynichos, *Sélection de mots attiques*, 10 (pour l'édition du texte grec, Eitel Fischer, *Die Ekloge des Phrynichos*, Berlin, De Gruyter, coll. « Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker », 1974).

¹⁴ Moeris, *Atticiste*, s. v. ι 17 (pour l'édition du texte grec, Dirk Uwe Hansen, « Das attizistische Lexikon des Moeris », dans Kerstin Hajdú et Dirk Uwe Hansen (dir.), *Ps.-Herodian, De figuris: Überlieferungsgeschichte und kritische Ausgabe. Das attizistische Lexikon des Moeris: quellenkritische Untersuchung und Edition*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker », 1998, p. 71-156).

¹⁵ Claude Brixhe, « Interactions between Greek and Phrygian under the Roman Empire », dans James N. Adams, Mark Janse et Simon C. R. Swain (dir.), *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2002, p. 263-265.

les œuvres des intellectuels lettrés, à l'image du subjonctif imparfait dans le français contemporain qui donne une patte "littéraire" à un texte¹⁶. Enfin, à l'imitation des orateurs attiques, les atticistes privilégiaient le double tau (ττ) sur le double sigma (σσ) : dans leurs textes, « langue » continue d'être écrite *glotta* (γλωττα) plutôt que *glossa* (γλωσσα), « mer » ; *thalatta* (θάλαττα) plutôt que *thalassa* (θάλασσα).

1.2. Définir l'atticisme

Les premières études systématiques de l'atticisme ont été menées par les philologues allemands dans les trois dernières décennies du 19^e siècle. Ceux-ci appréhendaient le phénomène dans une perspective stylistique et esthétique, destinée à situer plus largement les représentants de la Seconde Sophistique dans l'histoire de la littérature grecque ancienne. Les philologues allemands opposaient la « pureté » stylistique des orateurs attiques et de leurs émules à un modèle rival, l'asianisme, défini comme une rhétorique grandiloquente qui serait marquée par l'emphase, le goût du rythme et l'emploi de mots rares. Néanmoins, la répartition entre les deux fut sujette à débat¹⁷. Dans le tout premier effort moderne de définition de la Seconde Sophistique, Erwin Rohde considérait que certaines figures de ce mouvement intellectuel composaient leurs textes dans une esthétique asianiste¹⁸. Georg Kaibel lui objecta quelques années plus tard que l'atticisme était un trait inhérent au mouvement intellectuel¹⁹, sans parvenir à emporter l'adhésion de son rival qui réitéra

¹⁶ Voir l'étude très documentée de Gerhard Anlauf, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Cologne, Köln Universität, 1960.

¹⁷ Voir surtout Koen Goudriaan, *Over classicisme. Dionysius van Halicarnassus en zijn program van welsprekendheid, cultuur en politiek*, Amsterdam, Vrije Universiteit Amsterdam, 1989, p. 595-644 ; voir également Lawrence Kim, « Atticism and Asianism », *op. cit.*, p. 41-42.

¹⁸ Erwin Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Härtel, 1876, p. 288-301.

¹⁹ Georg Kaibel, « Dionysios von Halikarnass und die Sophistik », *Hermes : Zeitschrift für klassische Philologie*, n° 20, 1885, p. 497-500, en réponse à Erwin Rohde, *op. cit.*, p. 290.

ensuite sa position²⁰. Wilhelm Schmid, le disciple de Rohde, chercha un entre-deux en répartissant les deux esthétiques sur un plan chronologique. Analysant systématiquement le style des principaux auteurs de la Seconde Sophistique dans cinq immenses volumes, il constata que l'asianisme n'est jamais mentionné par Philostrate, un intellectuel actif dans la première moitié du 3^e siècle dont nous étudierons certains écrits plus bas : selon Schmid, la tendance asianiste prédominerait jusqu'à ce que le sophiste Hérode Atticus marque un tournant atticiste dans la deuxième moitié du 2^e siècle²¹.

Le débat se perpétua jusqu'à la fin du 19^e siècle, marqué par l'étude d'Eduard Norden, selon qui l'atticisme incarnerait un style ancien et l'asianisme une esthétique nouvelle en constante interaction²² ; mais il fut soudain clos en 1900 par Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf. Allant plus loin que Schmid, ce dernier restreint l'asianisme à ses occurrences textuelles, montrant que ce style est spécifique à une période antérieure à celle de la Seconde Sophistique : les orateurs du 1^{er} siècle de notre ère s'y réfèrent comme un phénomène déjà passé²³. Wilamowitz-Möllendorff identifia cependant un tournant dans l'époque impériale : à ses yeux, l'atticisme serait le fruit d'une élite réactionnaire et passéiste qui construirait son identité contre la *koinè* ; il serait l'imitation pédante et stérile d'une Grèce qui n'avait plus rien à inventer après avoir perdu son indépendance politique²⁴.

²⁰ Erwin Rohde, « Die asianische Rhetorik und die zweite Sophistik », *Rheinisches Museum für Philologie*, n° 41, 1886, p. 170-190.

²¹ Wilhelm Schmid, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern: von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1887-1897, vol. 1, p. 27-71.

²² Eduard Norden, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Christus bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, Teubner, 1898, p. 351-392. Voir Ludwig Radermacher, « Studien zur Geschichte der antiken Rhetorik IV: Über die Anfänge des Atticismus », *Rheinisches Museum für Philologie*, n° 41, 1899, p. 351-374.

²³ Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, « Asianismus und Atticismus », *Hermes : Zeitschrift für klassische Philologie*, n° 35, 1900, p. 1-7, citant notamment Quintilien, *Institution oratoire*, XII, 10, 16.

²⁴ *Ibid.*, p. 38-52.

Depuis les travaux initiés dans les années 1990 par Thomas Schmitz et Simon Swain, une appréhension sociologique de la langue et de la littérature hellénophones sous l'Empire romain a permis de dépasser cette vision décadentiste : les modèles du passé, comme Démosthène ou Thucydide, font partie d'un capital culturel que mobilise toute une classe intellectuelle pour définir son identité et entretenir volontairement une diglossie, à l'exclusion de la *koinè*, jugée populaire et impropre par cette même élite lettrée²⁵. Dans une perspective sociolinguistique, l'atticisme nous amène par ailleurs à nous questionner sur la nature même du grec dit « classique ». Pour reprendre la typologie d'Andreas Willi, trois dimensions entrent en jeu dans les définitions produites par les lexicographes des 1^{er} au 3^e siècles, qui ont en partie façonné notre appréhension de la langue grecque : une dimension chronologique (le modèle « classique » a vécu aux 5^e et 4^e siècles avant notre ère) ; une dimension dialectale (est entendu comme « classique » le dialecte attique à l'exclusion des autres) ; une dimension sociolectale (est « classique » un texte en prose produit par une classe sociale lettrée)²⁶. C'est dans cette perspective, et non en regard de l'asianisme, que nous parlerons ici d'atticisme.

1.3. Résistances à l'atticisme

Il convient de préciser que l'atticisme ne se réduit nullement à un ensemble de traits dialectaux et sociolectaux qui resteraient figés : ses codes, qui ont évolué avec le temps, varient d'un auteur

²⁵ Thomas A. Schmitz, *Bildung und Macht: Zur sozialen und politischen Funktion der zweiten Sophistik in der griechischen Welt der Kaiserzeit*, Munich, Beck, coll. « Zetemeta », 1997, p. 18-31 ; Simon C. R. Swain, *Hellenism and Empire: Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, 1996, p. 17-64, suivi par Lawrence Kim, « The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 469-474.

²⁶ Andreas Willi, « Creating 'Classical' Greek: From Fourth-Century Practice to Atticist Theory », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, vol. 142, n° 1, 2014, p. 45-46 et 49-50.

à l'autre, voire d'un texte à l'autre au sein d'un même corpus. Par conséquent, tout effort de définition, et à plus forte raison de systématisation, reste délicat. Dans la lignée des nuances apportées par Tim Whitmarsh aux études sociolittéraires menées dans les années 1990, il convient de prendre en considération la manière dont chaque auteur se définit individuellement à l'extérieur comme à l'intérieur du mouvement²⁷. En effet, tous les intellectuels n'étaient pas nécessairement atticistes. Par exemple, le célèbre médecin Galien de Pergame (129-216) se refusait d'employer un atticisme qu'il jugeait impropre au vocabulaire médical, d'autant que les textes attribués à son modèle Hippocrate, au 5^e siècle avant notre ère, sont composés dans le dialecte ionien²⁸.

Les récentes études sociolinguistiques de l'atticisme ont elles-mêmes contribué à mettre en lumière les débats qui opposaient les membres des cercles lettrés²⁹. Parmi les représentants de la Seconde Sophistique, un discours critique était parfois porté sur l'atticisme, présenté comme une forme de pédantisme³⁰. Par exemple, dans les *Deipnosophistes* (ou *Le Banquet des sophistes*), un dialogue érudit composé par Athénée de Naucratis dans les premières décennies du 3^e siècle, le personnage d'Ulpie fait figure d'hyper-atticiste chevronné qui interrompt constamment ses interlocuteurs pour leur demander si leurs expressions figurent dans le canon des auteurs attiques : l'attachement d'Ulpie à la forme et à la correction du langage est tel qu'il en oublie même d'écouter le contenu du discours³¹. Deux générations avant les *Deipnosophistes*, Lucien de Samosate, qui a vécu entre 120 et 180

²⁷ Tim Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2001, p. 90-130.

²⁸ Tim Whitmarsh, *The Second Sophistic*, Oxford – New York, Oxford University Press, coll. « Greece and Rome. New Surveys in the Classics », 2005, p. 45-47. Voir aussi Simon C. R. Swain, *op. cit.*, p. 56-63.

²⁹ Voir, par exemple, Andreas Willi, *op. cit.*, p. 48-49, et Carlo Vessella, *op. cit.*, p. 17-18 à propos d'un pamphlet intitulé l'Anti-atticiste.

³⁰ Voir Graham Anderson, *The Second Sophistic: A Cultural Phenomenon in the Roman World*, Londres – New York, Routledge, 1993, p. 86-94 ; Simon C. R. Swain, *op. cit.*, p. 48-51.

³¹ Athénée, *Deipnosophistes*, III, 97c.

environ, avait déjà tourné l'artificialité de l'atticisme en dérision. Nous pouvons citer, entre autres œuvres satiriques, *Le Jugement des voyelles*, qui joue sur les codes de la rhétorique judiciaire. Les personnages de ce procès imaginaire ne sont autres que les lettres de l'alphabet grec. Prenant les voyelles pour juges, la lettre Sigma (σ / s) accuse sa rivale Tau (τ / t) de lui avoir volé la plupart des mots : Tau s'est approprié *glotta* (γλωττα) ou *thalatta* (θάλαττα) alors que *glossa* (γλωσσα) et *thalassa* (θάλασσα) étaient la propriété privée de Sigma³². La satire n'implique pas néanmoins une remise en cause profonde des pratiques littéraires et des codes sociolectaux de la classe dominante : un texte comme *Le Jugement des voyelles* n'aurait jamais pu être écrit si Lucien n'avait pas lui-même disposé d'une excellente maîtrise de la rhétorique et d'une solide érudition grammaticale qu'il partageait avec l'élite ciblée par ses écrits³³.

2. La double identité des intellectuels hellénophones

L'atticisme est d'abord la langue d'une classe sociale qui semble, à première vue, échapper à tout ancrage territorial. Pour étudier ce phénomène, nous partirons du témoignage qu'en livre Philostrate, le plus ancien théoricien de la Seconde Sophistique. Dans les *Vies des sophistes*, composées dans les années 230-240, il nous brosse le portrait vivant des milieux sophistiques sous l'Empire romain dont il hérite lui-même, sélectionnant minutieusement les figures dignes d'être mentionnées³⁴. Philostrate nous montre les divers horizons d'où proviennent les grandes figures de la Seconde Sophistique. Trois types d'intellectuels se distinguent : les hellénophones originaires d'un territoire étranger

³² Voir la mise en contexte de James Clackson, *op. cit.*, p. 57-58.

³³ Peter von Möllendorff, « *Sub iudice philologia*: zur Verarbeitung philologischer Themen im Werk Lukians », dans Gregor Bitto et Anna Ginestí Rosell (dir.), *Philologie auf zweiter Stufe: literarische Rezeptionen und Inszenierungen hellenistischer Gelehrsamkeit*, Stuttgart, Steiner, coll. « Palingenesia », 2019, p. 257-270.

³⁴ Sur la partialité de Philostrate, voir Kendra Joy Eshleman, « Defining the Circle of Sophists: Philostratus and the Construction of the Second Sophistic », *Classical Philology: A Journal Devoted to Research in Classical Antiquity*, vol. 103, n° 4, 2008, p. 395-413.

à la Grèce ; les Grecs issus d'une autre région que l'Attique ; les natifs de l'Attique elle-même. Comme nous le verrons, Philostrate fait de l'éducation, ou de la *paideia* (παιδεία), le premier, voire le seul critère de définition de l'atticisme. Tout intellectuel dépositaire du capital culturel partagé par ces milieux se présente comme atticiste, à tel point que Philostrate semble gommer toute différence ethnique en matière de langue et de prononciation³⁵. Quand il mentionne les accents locaux, c'est essentiellement pour montrer que la crédibilité d'un sophiste fut mise à mal par sa "mauvaise" prononciation³⁶.

2.1. Des « Grecs » non grecs

Dans la fresque de sophistes dont Philostrate retrace la carrière, certaines figures se distinguent par leurs origines étrangères aux territoires de langue grecque. Nous nous intéresserons à deux d'entre elles : Élien, contemporain de Philostrate lui-même, qui fut actif dans les trois premières décennies du 3^e siècle, et, avant lui, Favorinus, qui s'illustra dans la première moitié du 2^e siècle de notre ère.

Originaire de Préneste, à l'est de Rome, Claude Élien est comme tout aristocrate de l'Italie à son époque : il fait figure d'intellectuel bilingue, latinophone de naissance et hellénophone par son éducation³⁷. Néanmoins, pour s'inscrire dans la tradition grecque, il fait le choix de composer tous ses textes (les *Histoires variées*, la *Personnalité des animaux* et ses *Lettres* mettant en scène des échanges épistolaires entre paysans) non pas en latin, mais dans une langue qui observe un atticisme rigoureux. De là le jugement de Philostrate :

³⁵ Ewen Bowie, « The geography of the Second Sophistic: Cultural variations », dans Barbara E. Borg (dir.), *Paideia: The World of the Second Sophistic*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Millennium-Studien zu Kultur und Geschichte des Ersten Jahrtausends n. Chr. », 2004, p. 65-70.

³⁶ Voir la discussion de Carlo Vessella, *op. cit.*, p. 6-11.

³⁷ Voir Steven D. Smith, *Man and Animal in Severan Rome: The Literary Imagination of Claudius Aelianus*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2014, p. 16-25.

Αἰλιανὸς δὲ Ῥωμαῖος μὲν ἦν, ἡττίκιζε δέ, ὥσπερ οἱ ἐν τῇ μεσογείᾳ Ἀθηναῖοι. ἐπαίνου μοι δοκεῖ ἄξιος ὁ ἀνὴρ οὗτος, πρῶτον μὲν, ἐπειδὴ καθαρὰν φωνὴν ἐξεπώνησε πόλιν οἰκῶν ἐτέρᾳ φωνῇ χρωμένην [...].

Quant à Élien, il était certes Romain, mais il pratiquait l'attique comme les Athéniens de l'intérieur des terres. Cet homme-là me semble digne d'éloge, d'abord parce qu'il fit effort pour acquérir une pure langue tout en habitant une cité usant d'une autre langue [...].³⁸

La « cité » en question n'est autre que Rome et cette « autre langue » le latin. Philostrate refuse de les nommer peut-être pour mettre en exergue la langue grecque et faire ressortir le nom d'Athènes, qui deviennent l'identité première d'Élien.

Favorinus (ou Favorinos) est une figure plus complexe encore. Originaire d'Arles, au sud de la Gaule, lui aussi maîtrisait parfaitement le latin tout en ayant reçu une éducation grecque³⁹. Son aisance et sa familiarité avec la langue grecque étaient reconnues par ses pairs⁴⁰ : les trois discours qui nous sont parvenus sous son nom (*Aux Corinthiens*, *Sur la Fortune* et *Sur l'Exil*) obéissent à une langue attique rythmée, où s'entremêlent des formes empruntées à la *koinè*, dont certains traits stylistiques sont jugés asianistes par la critique⁴¹. Tout en jouant sur cette identité gauloise et grecque, Favorinus est également remarquable par son ambiguïté en termes de genre. Né sans testicules, il est présenté par ses contemporains et par la postérité comme un « eunuque », un « androgyne » ou un « hermaphrodite », souvent moqué pour son absence de barbe⁴². Dans un monde patriarcal où l'inter-

³⁸ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 31, 624. Le texte grec est tiré de l'édition de Rudolph S. Stefec, *Flavii Philostrati Vitas sophistarum, ad quas accedunt Polemonis Laodicensis Declamationes quae exstant duae*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis », 2016. Toutes les traductions sont personnelles.

³⁹ James Clackson, *op. cit.*, p. 66-68.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 197-198, note 575.

⁴¹ Voir Eugenio Amato et Yvette Julien (dir.), *Favorinos d'Arles : Œuvres, tome I. Introduction générale – Témoignages – Discours aux Corinthiens – Sur la Fortune*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2005, p. 192-211.

⁴² Bruno Sudan, « Favorinus d'Arles : corps ingrat, prodigieux destin », dans Véronique Dasen et Jérôme Wilgaux (dir.), *Langages et métaphores du corps*

sexuation était sujette à suspicion, Favorinus en fit une fierté⁴³. C'est ce qu'explique Philostrate :

Ὅμοίως καὶ Φαβωρίνον τὸν φιλόσοφον ἡ εὐγλωττία ἐν σοφισταῖς ἐκήρυττεν. ἦν μὲν γὰρ τῶν ἐσπερίων Γαλατῶν οὗτος, Ἀρελάτου πόλεως, ἡ ἐπ' Ἡριδανῷ ποταμῷ ῥκισται, διφυῆς δὲ ἐτέχθη καὶ ἀνδρόθηλυσ, καὶ τοῦτο ἐδηλοῦτο μὲν καὶ παρὰ τοῦ εἶδους, ἀγενεῖως γὰρ τοῦ προσώπου καὶ γηράσκων εἶχεν, ἐδηλοῦτο δὲ καὶ τῷ φθέγματι· ὀξύγηξ γὰρ ἠκούετο καὶ λεπτὸν καὶ ἐπίτονον, ὥσπερ ἡ φύσις τοὺς εὐνούχους ἤρμοκε.

De même pour Favorinus le philosophe, c'est la beauté de sa langue qui le proclama au rang des sophistes. D'une part, en effet, cet homme était de Gaule occidentale, de la cité d'Arles qui se situe sur le fleuve Éridan⁴⁴. D'autre part, il naquit doté d'une nature double et androgyne, et cela se montrait d'une part d'après son apparence – car il avait le visage sans barbe, même en vieillissant –, et se montrait d'autre part au son de sa voix : car elle était aiguë quand on l'écoutait, légère et intense, comme la nature a adapté les eunuques⁴⁵.

Le premier, voire le seul critère d'appartenance aux milieux sophistiques est bien « la beauté de la langue », littéralement la « belle langue » – en grec *euglōttia* (εὐγλωττία), que Philostrate écrit d'ailleurs avec un double tau (ττ) caractéristique du style atticiste. Le genre « homme-femme » de Favorinus est à l'image de sa dualité culturelle, en tant que « Gaulois-Grec ». C'est l'*euglōttia* qui harmonise ces deux doubles identités : elle comprend à la fois l'euphonie que prêtent les *Vies des sophistes* à la langue grecque et à la beauté « féminine » qui distingue ce rhéteur

dans le monde antique, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire. Cahiers d'Histoire du Corps Antique », 2008, p. 176-180.

⁴³ Maud Worcester Gleason, *Mascarades masculines : genres, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*, trad. de l'anglais par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, EPEL, coll. « Les Grands Classiques de l'Érotologie Moderne », 2013 [éd. anglaise, 1995], p. 69-80.

⁴⁴ C'est-à-dire le Rhône : voir René Bloch, « Eridanos (Ἡριδανός, Eridanus) », dans Hubert Cancik et Helmut Schneider (dir.), *Der neue Pauly Enzyklopädie der Antike, Band 4, Epo-Gro*, Stuttgart – Weimar, Verlag J.B. Metzler, 1998, p. 67.

⁴⁵ Philostrate, *Vies des sophistes*, I, 8, 489 : voir Leofranc Holford-Strevens, « Favorinus and Herodes Atticus », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 234.

exceptionnel de ses contemporains. Quelques lignes plus bas, Philostrate précise que Favorinus eut une relation adultère avec une patricienne, passible de la peine de mort ; mais le prestige qu'il avait tiré de ses talents d'orateur lui permirent d'être gracié par l'empereur romain Hadrien. Cette anecdote est l'occasion de revenir sur ses ambiguïtés identitaires :

ὄθεν ὡς παράδοξα ἐπεχρησμέθαι τῷ ἑαυτοῦ βίῳ τρία ταῦτα· Γαλάτης ὦν ἐλληνίζειν, εὐνοῦχος ὦν μοιχείας κρίνεσθαι, βασιλεῖ διαφέρεισθαι καὶ ζῆν.

D'où vient qu'il vaticinait sur sa propre vie sous forme de paradoxes, ces trois-là : bien que Gaulois, il hellénisait ; bien qu'eunuque, il était accusé d'adultère ; il avait un différend avec un empereur, et il était en vie⁴⁶.

Le verbe *hellénizein* (ἐλληνίζειν) est marqué par une ambiguïté sémantique à l'image de ce Gaulois-Grec / homme-femme : il peut à la fois signifier « parler grec, pratiquer le grec » et « être Grec, vivre en Grec ». Certes, le trait est probablement forcé, quand on se rappelle qu'Arles est en contact avec des colonies grecques comme Marseille depuis le 6^e siècle avant notre ère, mais il permet d'insister sur la nature duelle de cet intellectuel.

Le statut d'Élien et de Favorinus révèle l'ambiguïté de l'appellation « grec » : on peut être Grec parce que l'on est né dans un territoire de culture grecque, mais on peut être « Grec » en tant qu'intellectuel hellénophone imprégné de culture grecque. Les catégories modernes héritent d'ailleurs de cette ambiguïté identitaire : nous parlons toujours aujourd'hui de littérature *grecque* à l'époque impériale, alors qu'il serait plus juste de la penser comme une littérature *hellénophone*.

2.2. Des « Attiques » non attiques

Il existait bien entendu des intellectuels d'ethnicité grecque, originaires de régions hellénophones, nés ailleurs qu'à Athènes. Tel est le cas d'Aelius Aristide, rhéteur dont la carrière se concentre sous les règnes de Marc-Aurèle (161-180) et de Commode (180-192). Les *Vies des sophistes* l'introduisent comme suit :

⁴⁶ Ibid.

Ἀριστείδην δὲ τὸν εἴτε Εὐδαίμονος εἴτε Εὐδαίμονα Ἀδριανοὶ μὲν ἤνεγκαν, οἱ δὲ Ἀδριανοὶ πόλις οὐ μεγάλη ἐν Μυσοῖς, Ἀθῆναι δὲ ἤσκησαν κατὰ τὴν Ἡρώδου ἀκμὴν καὶ τὸ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Πέργαμον κατὰ τὴν Ἀριστοκλέους γλῶτταν.

Quant à Aristide, soit fils d'Eudémon, soit appelé lui-même Eudémon [« Bienheureux »], c'est Hadrianoi qui le fit naître, mais Hadrianoi est une cité qui n'est pas grande, en Mysie ; c'est Athènes qui le façonna au moment où Hérode était au sommet de sa carrière, ainsi que Pergame en Asie suivant la langue d'Aristoclès⁴⁷.

La ville d'Hadrianoi en Mysie (nord-ouest de la Turquie actuelle) est mentionnée à titre informatif⁴⁸ : elle sert de « carte d'identité » dans un contexte où le nom de l'individu est très souvent suivi de sa cité d'origine (Favorinus d'Arles, Élien de Préneste...). La véritable identité d'Aelius Aristide en tant qu'intellectuel ne réside pas là : elle se situe à Athènes et à Pergame, de l'autre côté de la mer Égée, qui, au 2^e siècle de notre ère, était un centre culturel majeur⁴⁹. De même, le nom du père génétique d'Aelius Aristide importe moins que ses maîtres à penser, présentés comme des « pères » intellectuels et rattachés à une « patrie » culturelle : Hérode Atticus, sophiste originaire d'Athènes que nous présenterons ci-dessous, et Aristoclès, philosophe péripatéticien célèbre en son temps. Il est notable que Philostrate parle de la « langue » (γλῶττα) d'Aristoclès en lieu et place du mot « éducation » (παιδεία), comme si les deux étaient interchangeables.

Les verbes employés par Philostrate sont signifiants : Hadrianoi « fit naître », littéralement « porta », « produisit » (ἤνεγκαν) Aelius Aristide ; mais ce sont les deux cités prestigieuses qui le « façonnèrent » (ἤσκησαν), sachant que le verbe *askein* (ἀσκεῖν) en grec ancien appartient au vocabulaire artisanal et veut dire

⁴⁷ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 9, 581.

⁴⁸ Voir les précisions apportées par Gilles Bounoure et Blandine Serret, *Philostrate : Vies des sophistes ; Lettres érotiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La Roue à Livres », 2019, p. 274, note 157.

⁴⁹ Sur la formation d'Aelius Aristide, voir Estelle Oudot, « Aelius Aristides », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 255-257.

« travailler un matériau brut ». À d'autres reprises dans les *Vies des sophistes*, Philostrate emploie les mêmes expressions à propos d'intellectuels qui, au même titre que Favorinus et Élien, sont hellénophones sans être d'ethnicité grecque. C'est le cas d'Adrien de Tyr, un Phénicien contemporain d'Aelius Aristide, que Philostrate présente en ces termes : « Quant à Adrien le Phénicien, c'est Tyr qui le fit naître, mais c'est Athènes qui le façonna » (Ἀδριανὸν δὲ τὸν Φοίνικα Τύρος μὲν ἤνεγκεν, Ἀθῆναι δὲ ἥσκησαν)⁵⁰.

Dans les deux cas, Philostrate porte l'accent sur l'éducation reçue à Athènes, même s'il ne néglige pas l'importance des autres centres culturels de l'Empire. À bien des égards, la « grécité » de cette classe lettrée hellénophone est surtout liée au territoire de l'Attique, qui se présente moins comme le berceau historique du dialecte attique que comme le lieu d'apprentissage du sociolecte atticiste. Pour les intellectuels concernés, on pourrait dire qu'ils sont « atticistophones » plus encore qu'hellénophones.

2.3. Des « Attiques » attiques

Enfin, d'autres intellectuels pouvaient être « attiques » dans les deux sens du terme. C'est le cas, justement, de Philostrate, l'auteur même des *Vies des sophistes*. Pour ce que nous savons de sa vie, il est probablement originaire de l'île de Lemnos qui était une circonscription d'Athènes sous l'Empire romain ; citoyen athénien, il a fait carrière à Athènes même dans la première moitié du 3^e siècle⁵¹. Contrairement à tous les atticistes nés ailleurs, Philostrate est culturellement et juridiquement attaché au territoire de l'Attique.

Néanmoins, il insiste lui-même assez peu sur ses origines ethniques. Au contraire, il met en avant l'éducation rhétorique qu'il a reçue à Athènes même et qui l'a formé à l'atticisme. Toujours

⁵⁰ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 10, 585 ; voir II, 33, 627.

⁵¹ Une bonne partie de sa carrière nous est connue grâce aux sources épigraphiques : voir la recension de Bernadette Puech, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris, Vrin, coll. « Textes et traditions », 2002, p. 377-383.

dans les *Vies des sophistes*, il nous donne un aperçu de l'ambiance où il a appris l'art du discours, parlant des pratiques pédagogiques de l'un de ses maîtres, Proclos de Naucratis :

Τὰ δὲ τῆς μελέτης πάτρια τῷ ἀνδρὶ τούτῳ διέκειτο ὥδε· ἑκατὸν δραχμὰς ἅπαζ καταβαλόντι ἐξῆν ἀκροᾶσθαι τὸν αἰὲ χρόνον. ἦν δὲ αὐτῷ καὶ θήκη βιβλίων ἐπὶ τῆς οἰκίας, ὣν μετὴν τοῖς ξυλλεγομένοις ἐς τὸ πλήρωμα τῆς ἀκροάσεως.

Voici les règles de la déclamation instituées par cet homme : il suffisait de lui avoir versé une seule fois cent drachmes pour avoir le droit d'en être l'auditeur en tout temps. Il possédait même une bibliothèque dans sa demeure, à laquelle avait accès l'assemblée pour compléter l'écoute [de la déclamation]⁵².

Ce forfait unique de cent drachmes correspond à une somme conséquente : c'est un centième du prix de la riche villa que Proclos s'est lui-même achetée en plein cœur de l'agora⁵³. L'accès à la bibliothèque personnelle nous montre également que le livre ne supplante pas les performances orales, mais les accompagne dans la perspective de s'imprégner des modèles littéraires du passé. Philostrate ne donne pas d'information plus précise concernant le contenu de ces livres, mais nous pouvons aisément imaginer qu'il a pu y consulter les discours de Démosthène, par exemple.

Si Philostrate se présente comme un auteur « attique », ce n'est pas parce qu'il a vécu sur le territoire attique, mais parce qu'il hérite d'une éducation atticiste. Les critères de cette revendication identitaire sont donc le prestige social et l'appartenance à une élite, qu'il affiche en précisant combien sa famille a dû payer pour son éducation. En ce sens, rien ne distingue son identité intellectuelle et linguistique de celle d'un Gaulois comme Favorinus, d'un Romain comme Élien ou d'un Grec d'Asie Mineure comme Aelius Aristide.

⁵² Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 21, 604.

⁵³ *Ibid.*, 603.

3. Normer la langue

La manière dont Philostrate parle de l'enseignement payant et privé qu'il a reçu nous donne une bonne représentation du cadre scolaire aux 2^e et 3^e siècles de notre ère. Pour comprendre comment une classe intellectuelle a pu se construire une identité collective qui transcende toute logique territoriale, il convient de revenir sur la place de l'institution, sur sa forme et sur le rôle qu'elle a joué dans la normalisation de la langue dans un espace aussi vaste que le pourtour méditerranéen.

3.1. *Le cursus scolaire*

D'une manière générale, sous l'Empire romain, il n'existait pas de système scolaire étatisé. Nous ne saurions y trouver l'équivalent d'un ministère de l'éducation qui fixerait des programmes unifiés. Il n'existait pas même d'établissement ou de lieu spécifiquement consacré à l'enseignement : les gymnases, les places publiques ou les demeures privées comme celle de Proclo de Naucratis étaient autant de cadres pour faire cours. Certes, les impôts locaux pouvaient servir à financer un maître de grammaire, mais les pratiques restaient très souples, sans oublier que des conflits culturels et financiers opposaient la campagne aux grandes villes⁵⁴. Cependant, l'absence d'institution centralisée n'a pas empêché le développement, la pérennisation et la reproduction d'un cursus scolaire bien institué, à défaut d'être institutionnalisé. Celui-ci se structure traditionnellement en trois principales étapes.

La formation du futur intellectuel commençait, à un bas âge, auprès du *grammatistès* (γραμματιστής) ou *grammatikos* (γραμματικός), qui peut se traduire littéralement par « grammairien » ou « maître de grammaire ». Ces cours primaires comprennent l'acquisition de

⁵⁴ Ruth H. Webb, « Schools and Paideia », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 140-141. Voir aussi Robert A. Kaster, *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, California University Press, coll. « Transformation of the Classical Heritage », 1988, p. 106-107 sur l'évolution de cette situation des 4^e au 6^e siècles.

la lecture et de l'écriture, au sens où l'enfant apprenait à manier les « lettres », en grec *grammata* (γράμματα), d'où cette appellation⁵⁵. Cet apprentissage était également l'occasion d'assimiler tout un ensemble de règles conventionnelles et de s'initier à la correction du langage, dans le sens moderne du « cours de grammaire ». En effet, les textes étudiés en classe étaient issus des plus célèbres poèmes de la littérature grecque : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ainsi que certaines tragédies d'Euripide, canoniques à l'époque impériale⁵⁶. On en lisait des extraits vers par vers et on s'initiait à certaines questions linguistiques, éthiques et historiques⁵⁷.

Deuxièmement, une partie plus restreinte de la population s'exerçait vers l'adolescence aux *progymnasmata* (προγυμνάσματα), entraînements préliminaires à la rhétorique⁵⁸. Ils étaient l'occasion d'étudier la prose de manière plus approfondie, notamment Démosthène, Platon et Thucydide. Ces exercices, très différents du commentaire de texte tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, avaient une visée pratique : dans la pédagogie ancienne, le jeune homme était poussé à faire corps avec les textes canoniques, à s'en imprégner et à en imiter l'écriture et les techniques narratives. Ainsi Théon, auteur d'un manuel, insiste-t-il sur l'importance de la lecture à haute voix (ἀνάγνωσις) qui permet à l'élève d'oraliser le texte, de mieux en saisir la syntaxe et de se l'approprier : la lecture est un « aliment du style » (τροφή λέξεως) qui nourrira la beauté de l'imitation⁵⁹.

Ce n'est que dans un dernier temps que les classes les plus aisées pouvaient suivre des cours plus spécialisés, chez les sophistes et les philosophes. Les intellectuels de la Seconde Sophistique se

⁵⁵ Robert A. Kaster, *op. cit.*, p. 447-452.

⁵⁶ Raffaella Cribiore, « The Grammarian's Choice: The Popularity of Euripides' *Phoenissae* in Hellenistic and Roman Education », dans Yun Lee Too (dir.), *Education in Greek and Roman Antiquity*, Leyde – Boston (Mass.), Brill, 2001, p. 241-259.

⁵⁷ Robert A. Kaster, *op. cit.*, p. 12-14 ; Teresa J. Morgan, *Literate education in the Hellenistic and Roman worlds*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Classical Studies », 1998, p. 152-189.

⁵⁸ Ruth H. Webb, *op. cit.*, p. 143-146.

⁵⁹ Théon, *Progymnasmata*, 61.30-33. Voir 70.24-71.1.

distinguent surtout par la pratique de la déclamation (μελέτη) acquise chez les sophistes, comme Proclos de Naucratis dans le texte cité dans la section 2.3⁶⁰. Il s'agissait de produire un discours fictif, soit en mettant en scène des types comme le riche, le pauvre ou le tyran (déclamation éthique), soit en reconstituant les paroles qu'une grande figure du passé, par exemple Démosthène, aurait pu prononcer dans une situation donnée (déclamation historique)⁶¹. Cet exercice révèle que l'atticisme ne se réduit pas à une imitation stylistique, mais véhicule tout un imaginaire, une « Sophistopolis » pour reprendre la formule de Donald Russell⁶² : l'intellectuel s'immerge dans une forme de "monde" semi fictionnel, celui d'une Athènes fantasmagorique dont l'ancrage historique, bien qu'existant, demeure secondaire.

Malgré l'absence de programme scolaire, le corpus canonique et les pratiques rhétoriques qui s'y attachent constituent donc le terreau de cette construction identitaire qui tend à gommer tout attachement territorial. Si nous ne savions pas par ailleurs que Favorinus était originaire d'Arles, qu'Élien était Romain et Philostrate citoyen d'Athènes, aucun critère ne permettrait de prouver qu'un tel vient de Grèce et qu'un tel vient d'Occident, tant leurs œuvres respectives "sonnent grec". Élien, par exemple, ne fait jamais référence dans ses textes à l'*Énéide* de Virgile qu'il connaissait pourtant par cœur comme tout intellectuel latin : il lui préfère systématiquement Homère pour revendiquer son hellénisme. En témoigne un extrait de la *Personnalité des animaux*, où il précise qu'il est imprégné de la poésie homérique depuis le plus tendre âge : « nous lisons [littéralement : écoutons] dans l'*Iliade* depuis notre enfance [...] » (ἀκούομεν ἐν Ἰλιάδι ἐκ παίδων)⁶³. La

⁶⁰ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 21, 603.

⁶¹ Robert A. Kaster, *op. cit.*, p. 317-337.

⁶² Donald Andrew Russell, *Greek Declamation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 21-39.

⁶³ Élien, *Personnalité des animaux*, XVI, 25 (pour l'édition du texte grec : Manuela García Valdés, Luis Alfonso Llera Fucyo et Lucía Rodríguez-Noriega Guillén (dir.), *Claudius Aelianus De Natura Animalium*, Berlin, De Gruyter, coll. « Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana », 2009), citant Homère, *Iliade*, X, 86 ; voir Élien, *Histoires variées*, IX, 32.

première personne du pluriel peut se lire comme un « nous » adressé à tout lettré connaissant par cœur son Homère, mais aussi comme un « nous » de majesté, qui permet à l'auteur de s'inclure personnellement dans ce cercle.

3.2. *Du bon usage : lexicographes et atticistographes*

C'est à l'appui de ce même canon littéraire que les auteurs atticistes ont tâché de normaliser leurs propres usages discursifs. Le 2^e siècle de notre ère est un "âge d'or" de la correction du langage, marqué par l'écriture de nombreux lexiques qui recensent les usages des grands auteurs⁶⁴. Sous le règne de l'empereur Hadrien (117-138), Pausanias l'Atticiste et Aelius Denys rédigent chacun des sélections de mots attiques, mais c'est surtout dans la deuxième moitié du 2^e siècle que le phénomène atteint son paroxysme. Progressivement, se développe une règle voulant que tout usage attesté chez un auteur canonique, même quand il est irrégulier, soit le plus correct possible⁶⁵. Cependant, à mesure que se développe une tendance normativiste, différentes écoles atticistes entrent en compétition, comme le montre la rivalité entre Phrynichos et Pollux sous le règne de Commode (161-192)⁶⁶. D'un côté, Phrynichos, auteur d'une *Sélection de mots attiques*, incarne un atticisme rigoriste et exclut tout usage qui ne serait pas attesté dans les œuvres canoniques. De l'autre, son contemporain Julius Pollux, détenteur de la chaire de rhétorique à Athènes, est l'auteur d'un *Onomasticon*, ancêtre d'un dictionnaire

⁶⁴ Stephanos Matthaios, « Greek Scholarship in the Imperial Era and Late Antiquity », dans Franco Montanari, Stephanos Matthaios et Antonios Rengakos (dir.), *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Leyde, Brill, coll. « Brill's Companions in Classical Studies », 2015, p. 290-296.

⁶⁵ Philomen Probert, « Attic Irregularities: Their Reinterpretation in the Light of Atticism », dans Stephanos Matthaios, Franco Montanari et Antonios Rengakos (dir.), *Ancient Scholarship and Grammar: Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Trends in Classics. Supplementary Volumes », 2011, p. 269-290.

⁶⁶ Renzo Tosi, « Onomastique et lexicographie : Pollux et Phrynichos », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 141-145.

de synonymes où il se montre moins strict que Phrynichos et admet, par exemple, l'usage de mots poétiques en prose lorsque le sujet s'y prête⁶⁷.

Au-delà des débats d'école, ces différents lexicographes, ou atticistographes, ont en commun de traiter leur propre langue dans une perspective prescriptive et normative. Ces enquêtes menées sur les mots sont de lointains ancêtres des manuels du bon usage, dans une approche qui n'obéit pas tant à des critères linguistiques au sens strict qu'à des besoins rhétoriques, imprégnés d'un canon littéraire : ces nombreux lexiques forment l'arrière-plan lexical et grammatical des pratiques discursives et des performances oratoires dont ils ne peuvent être séparés⁶⁸. Pour autant, les atticistographes n'en demeurent pas moins descriptifs à certains égards : nulle part dans leurs manuels il n'est question de supplanter la *koinè* par l'atticisme. Il s'agit plutôt de préserver les usages d'une élite, dans un contexte où l'école n'a aucune prétention "républicaine". Lorsqu'on s'intéresse au conflit diglossique qui oppose la langue attique à la *koinè*, le petit lexique de Moeris, contemporain de Pollux et de Phrynichos, est un cas remarquable. Les entrées du dictionnaire sont en effet rangées par ordre alphabétique des mots attiques, suivis de leur synonyme « courant » ou « commun »⁶⁹ : la manière dont l'atticistographe charpente son manuel montre qu'il s'adresse à une élite intellectuelle qui raisonne d'abord d'après les usages atticistes, sans chercher à l'imposer aux classes sociales inférieures.

En ce sens, le normativisme des atticistes a surtout consisté à circonscrire des contextes où tel usage est admis et où tel autre est jugé incorrect. C'est ce que semble révéler un autre texte de

⁶⁷ Stephanos Matthaios, « Pollux' *Onomastikon* im Kontext der attizischen Lexikographie », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 67-140.

⁶⁸ Pierre Chiron, « La dimension rhétorique de l'*Onomastikon* », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 48-62.

⁶⁹ Lawrence Kim, « Atticism and Asianism », *op. cit.*, p. 45-46.

Lucien de Samosate intitulé *Sur une faute commise en saluant*, dont le caractère satirique doit néanmoins nous inviter à la prudence⁷⁰. L'auteur se défend d'avoir salué un gouverneur romain en employant l'impératif *hugiaine* (ὕγιαίνε), « porte-toi bien », alors que la correction du langage exigeait qu'il utilise son équivalent attique *chaire* (χαῖρε) ; or il est notable, au-delà du ton provocateur, que les détracteurs (peut-être imaginaires) de Lucien l'accusent de s'être montré irrespectueux des bons usages en public. Dans un tel contexte, on peut aisément s'imaginer qu'un atticiste qui vivait à Athènes pouvait employer la *koinè* dans un contexte domestique et privé, par exemple lorsqu'il s'adressait à ses esclaves ou à ses serviteurs qui ne partageaient pas son éducation. Les usages étaient manifestement territorialisés en fonction des sphères publiques et privées, jusqu'à la plus petite échelle : à l'intérieur d'une même maison, un conflit diglossique pouvait opposer la cuisine à la salle de réception où un aristocrate accueillait des notables.

4. La « pureté » attique entre rusticité et urbanité

Nous avons jusqu'ici insisté sur les différentes réalités ethniques, sociales et territoriales que recouvre le qualificatif de « Grec » à l'époque impériale. Nous montrerons, dans un dernier temps, que nous pouvons en dire autant de l'appellation « attique », dont l'ambiguïté a alimenté une métaphore : les auteurs atticistes se réclament d'un ancrage territorial dans la région de l'Attique, en tant que symbole fédérateur de leur classe intellectuelle.

4.1. La langue attique comme patrimoine terrien

Il est notable que les Anciens n'avaient pas de concepts bien délimités pour différencier la « langue » du « dialecte »⁷¹ : aux

⁷⁰ Voir Simon C. R. Swain, *op. cit.*, p. 47-48.

⁷¹ Carlo Consani (*op. cit.*, p. 118 et 121) estime que le mot grec *dialektos* (διάλεκτος) correspondrait à l'usage moderne du mot « dialecte ». Néanmoins, comme le précise James Clackson (*op. cit.*, p. 13), *dialektos* désigne plus largement le langage articulé : par extension, ce concept embrasse aussi bien la « langue » (le grec, par opposition au latin), la « manière de parler » propre à une région (dans ce cas seulement, le mot signifie « dialecte ») ou encore le

yeux des aristocrates lettrés, la *koinè* pouvait être considérée comme une « langue » à part entière, comme si le dialecte attique et le sociolecte atticiste étaient des « langues » qui lui étaient étrangères. La manière dont Moeris nomme les deux variétés linguistiques et les deux groupes sociaux mérite une attention particulière : l'atticistographe redistribue les appellatifs « Grec », « commun » et « attique » suivant une typologie qui brouille certaines distinctions faites plus haut.

Tel est le cas d'une rubrique que Moeris consacre à l'impératif du verbe *pherein* (φέρειν), « apporter »⁷². L'atticistographe y explique que les « Attiques » (Ἀττικοί) doivent employer la forme *oise* (οἶσε) à l'aoriste actif à la deuxième personne du singulier. La forme n'est pas d'un usage évident : en grec ancien, l'aoriste est un temps verbal qui peut exprimer une action révolue, mais dans sa valeur aspectuelle, il s'emploie pour exprimer l'action pure et simple, sans nuance de durée, notamment à l'impératif. À la forme *oise*, Moeris oppose l'usage courant *phere* (φέρε) : celui-ci correspond plus simplement à l'impératif présent, construit sur le radical du verbe à l'indicatif ; or l'atticistographe en parle comme d'un usage « grec et commun » (ἐλληνικὸν καὶ κοινόν). Dans cet exemple, nous voyons bien que « hellénique » (ἐλληνικόν) et « commun » (κοινόν) sont utilisés comme des synonymes : la *koinè* est pensée comme la langue des « Grecs », à l'exclusion des « Attiques ». Ailleurs dans son lexique, Moeris emploie le plus souvent le qualificatif de « Grecs » (Ἑλληνες) pour désigner les locuteurs de la *koinè*. Ces « Grecs » correspondent bien au groupe ethnique originaire des territoires de culture grecque dans la partie orientale de la Méditerranée, non pas à la classe intellectuelle hellénophone dont se revendique un Favorinus ou un Élien⁷³.

« style littéraire » spécifique à un écrivain, au sens où c'est là sa manière de s'exprimer dans ses textes.

⁷² Moeris, *Atticiste*, s. v. o 31.

⁷³ Lawrence Kim, « The Literary Heritage as Language », *op. cit.*, p. 479.

Moeris oppose donc ces « Grecs » aux « Attiques » (Ἀττικοί), là où nous parlons aujourd'hui d'« atticistes », comme nous l'avons fait jusqu'ici pour éviter toute confusion ; or l'adjectif « attique » recouvre lui-même deux réalités, tout comme le qualificatif de « Grec ». Au sens strict, être « attique », c'est être issu du territoire de l'Attique, dans la région environnant Athènes ; linguistiquement, c'est hériter du dialecte attique par ses origines, comme quand nous disons de Démosthène qu'il est un orateur « attique ». À l'époque impériale, c'est par ce même mot, « attique », que se désignent les atticistes.

Néanmoins, le qualificatif « attique » ne perd pas son sens d'origine et continue d'évoquer un attachement au territoire athénien. La manière dont Philostrate parle d'Élien, dans l'extrait que nous avons cité plus haut, en est une incarnation. Comme il le dit lui-même, « il pratiquait l'attique comme les Athéniens de l'intérieur des terres » (ἡττίκισε δέ, ὥσπερ οἱ ἐν τῇ μεσογείᾳ Ἀθηναῖοι)⁷⁴. Philostrate fait ici référence à la division territoriale de la cité athénienne en trois principaux cantons : la *mesogeia* (μεσόγεια), littéralement la « terre du milieu », soit l'intérieur des terres, est réservée à l'agriculture ; elle est retranchée de la partie urbaine (Athènes) et des régions côtières, ouvertes aux échanges commerciaux. L'image employée par Philostrate est donc lourde de sens : la langue d'Élien n'est pas celle d'une classe urbaine sophistiquée, ni celle d'une zone portuaire cosmopolite, mais celle d'une classe rurale autochtone, attachée à un patrimoine terrien fantasmé. Il est possible que Philostrate fasse plus précisément allusion au corpus de lettres fictives d'Élien lui-même, qui met justement en scène des échanges épistolaires entre des paysans imaginaires. Si tel est le cas, les *Vies des sophistes* jouent peut-être sur un trait inhérent à l'œuvre d'Élien lui-même : son éducation grecque ferait de l'intellectuel latin non pas seulement un hellénophone atticiste, mais un paysan de la langue attique.

⁷⁴ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 31, 624.

4.2. Le mythe d'un « bon rustique » attique

Philostrate élabore ce thème au début du livre II des *Vies des sophistes*, dans une longue notice biographique consacrée à l'un des plus célèbres sophistes du 2^e siècle de notre ère : Hérode « l'Attique » (auquel nous nous référons aujourd'hui sous l'appellatif Hérode Atticus). Ce dernier était lui-même originaire de l'Attique, d'où son surnom, et descendait d'une illustre lignée attachée à ce territoire : il comptait parmi ses ancêtres de grands généraux athéniens du 5^e siècle avant notre ère⁷⁵.

Philostrate déclare avoir lu la correspondance de ce sophiste et découvert, dans ses propres lettres, qu'Hérode aurait rencontré dans le cœur de l'Attique un jeune homme qui s'appelait Agathion : on surnommait cet Agathion l'« Héraclès » d'Hérode, car il avait la posture massive, herculéenne, du grand héros de la mythologie :

Διαγράφει δὲ αὐτὸν ὁ Ἡρώδης ἐν μιᾷ τῶν πρὸς Ἰουλιανὸν ἐπιστολῶν· κομᾶν τε ζυμμέτρως καὶ τῶν ὀφρύων λασίως ἔχειν, ὥς καὶ ζυμβάλλειν ἀλλήλαις οἷον μίαν, χαροπὴν τε ἀκτῖνα ἐκ τῶν ὀμμάτων ἐκδίδοσθαι παρεχομένην τι ὀρμῆς ἥθους καὶ γρυπὸν εἶναι καὶ εὐτραφῶς ἔχοντα τοῦ αὐχένος· τοῦτ' ὁ δὲ ἐκ πόνων ἦκειν αὐτῷ <μᾶλλον> ἢ σίτου. εἶναι δὲ αὐτῷ καὶ στέρνα εὐπαγῇ καὶ ζὺν ὥρα κατεσκευηκότα, καὶ κνήμην μικρὸν ἐς τὰ ἔξω κυρτουμένην καὶ παρέχουσιν τῇ βάσει τὸ εὖ βεβηκέναι.

Hérode le dépeint dans l'une de ses lettres adressées à Julien : il portait une chevelure bien proportionnée et avait les sourcils touffus, lesquels se jetaient l'un vers l'autre comme pour ne faire qu'un ; un rayon bleuté surgissait de ses yeux, offrant un trait caractéristique de l'impétuosité ; et il était aquilin tout en ayant le cou bien en chair – cela lui venait de ses labeurs <d'avantage> que de son alimentation. Il avait également le poitrail massif et décharné avec le temps, et de petites jambes recourbées vers l'extérieur, qui offraient à sa marche une bonne démarche⁷⁶.

⁷⁵ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 1, 546-547.

⁷⁶ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 1, 552, Je traduis une répétition (« marche » / « démarche ») présente dans le texte grec qui dit littéralement : « donnant à sa démarche le fait de bien marcher ».

Par bien des aspects, Agathion incarne le stéréotype de la « pure race grecque », telle qu'elle est imaginée dans les codes physiognomonistes de l'époque impériale⁷⁷ : la posture massive, l'abondante pilosité, les yeux bleu noir et le nez aquilin sont en effet les traits caractéristiques de l'homme viril et courageux, qui se combine au parfait Grec dans les théories ethnologiques⁷⁸. Ses seuls défauts trahissent une vie frugale et laborieuse, comme l'indiquent son cou compact, « bien nourri » (εὐτραφῶς), et sa poitrine « décharnée », littéralement « réduite à l'état de squelette » (κατεσκληκότα). Agathion est donc un homme du terroir, attaché aux racines d'une Grèce rurale qui se confond avec l'Attique.

Le jeune homme se présente couvert d'une peau de bête, dans un état quasi sauvage, mais paradoxalement, il maîtrise la « langue » attique aussi bien que Démosthène :

“τὴν δὲ δὴ γλῶτταν”, ἔφη ὁ Ἡρώδης, “πῶς ἐπαιδεύθης καὶ ὑπὸ τίνων ; οὐ γάρ μοι τῶν ἀπαιδευτῶν φαίνει”. καὶ ὁ Ἀγαθίων “ἡ μεσόγεια”, ἔφη, “τῆς Ἀττικῆς ἀγαθὸν διδασκαλεῖον ἀνδρὶ βουλομένῳ <καθαρῶς> διαλέγεσθαι. οἱ μὲν γὰρ ἐν τῷ ἄστει Ἀθηναῖοι μισθοῦ δεχόμενοι Θράκια καὶ Ποντικὰ μεϊράκια καὶ ἄλλων ἐθνῶν βαρβάρων ξυνερρηκότα παραφθείρονται παρ’ αὐτῶν τὴν φωνὴν μᾶλλον ἢ ξυμβάλλονταί τι αὐτοῖς ἐς εὐγλωττίαν· ἡ μεσόγεια δὲ ἄμικτος βαρβάροις οὔσα ὑγιαίνει αὐτοῖς ἡ φωνὴ καὶ ἡ γλῶττα τὴν ἄκραν Ἀτθίδα ἀπονάλλει”.

« Mais alors ta langue, dit Hérode, comment te l'a-t-on enseignée, et par qui ? car tu ne me parais pas être de ces inéduqués. » Et Agathion : « L'intérieur des terres de l'Attique, dit-il, bonne école pour un homme qui veut s'exprimer <avec pureté>. Car les Athéniens de la ville, qui, contre salaire, accueillent des jeunes gens de Thrace, et du Pont-Euxin, et qui ont

⁷⁷ Dominique Côté, « L'Héraclès d'Hérode : héroïsme et philosophie dans la sophistique de Philostrate », dans Thomas Schmidt et Pascal Fleury (dir.), *Perceptions of the Second Sophistic and its Times = Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Toronto (Ont.), University of Toronto Press, coll. « Phoenix », 2010, p. 42-44.

⁷⁸ Sur l'hellénocentrisme de ces théories, voir Maud Worcester Gleason, *op. cit.*, p. 88-89. Sur la récurrence de ce motif dans la prose grecque de l'époque impériale, voir Krystyna Stebnicka, « The Physical Appearance of a Pure Greek in Literature of the Second Sophistic Period », *Palamedes: A Journal of Ancient History*, n° 2, 2007, p. 157-171.

afflué d'autres peuplades barbares, ont la voix corrompue par ces derniers davantage qu'eux ne les poussent en quelque manière vers la belle langue ; en revanche, à l'intérieur des terres qui ne se mélange pas aux barbares, la voix y est saine et la langue fait vibrer la quintessence de l'attique⁷⁹. »

Cet extrait respire l'atticisme. L'expression « car tu ne me parais pas être de ces inéduqués » (οὐ γάρ μοι τῶν ἀπαιδευτῶν φαίνει) est directement empruntée à Platon⁸⁰. Quant aux jeunes Scythes engagés contre salaire, il s'agit d'une référence aux esclaves publics venus de Scythie, au nord de la mer Égée, plus communément appelés les « archers scythes » dans les textes anciens : ils assuraient le maintien de l'ordre dans l'Athènes classique, mais leur service a disparu au 4^e siècle avant notre ère. À l'époque où se déroulent les *Vies des sophistes*, ce corps de "police" n'était plus recruté par la cité depuis plusieurs siècles⁸¹. La citation platonicienne et la référence à des réalités anciennes ancre donc le discours dans l'imaginaire d'un passé classique, celui du canon des grands auteurs attiques.

La portée plus large de cet extrait est, quant à elle, sujette à discussion. On a identifié dans le caractère quasi héroïque de cet « Héraclès » attique une volonté de revitaliser la gloire ancestrale d'Athènes⁸². Dans le discours d'Agathion, en effet, transparaît une logique réactionnaire qui idéalisait une pureté perdue à l'exclusion de tout apport étranger : l'intérieur des terres (μεσόγεια) est en effet présenté comme un territoire qui, contrairement aux régions côtières et portuaires, échappe à toute influence extérieure et garantit le maintien de cette identité. Néanmoins, on peut également estimer que la « pureté » attique d'Agathion, bien loin du racisme moderne, serait d'abord un avatar idéalisé de l'atticisme qui prend sens dans le cadre intellectuel des *Vies des sophistes*, et plus précisément dans une rubrique biographique consacrée à Hérode, atticiste par excellence⁸³.

⁷⁹ Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 1, 552

⁸⁰ Platon, *Théétète*, 175d.

⁸¹ Gilles Bounoure et Blandine Serret, *op. cit.*, p. 256, note 34.

⁸² Dominique Côté, *op. cit.*, p. 45-47.

⁸³ Lawrence Kim, « The Literary Heritage as Language », *op. cit.*, p. 468.

Néanmoins, le corpus de Philostrate est loin d'idéaliser systématiquement l'éducation grecque. Pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres⁸⁴, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, le même auteur prête à un Indien hellénophone un discours critique sur l'omniprésence d'Homère dans les sphères intellectuelles et dans les mentalités. À trop lire et relire l'*Iliade*, les Grecs ne s'enferment pas seulement dans un hellénocentrisme qui les amène à oublier la grandeur des autres civilisations, mais en viennent même à négliger d'autres trésors de leur propre culture⁸⁵. À partir de ce constat, nous pouvons nous demander si la rencontre entre Hérode l'Attique et Agathion l'Héraclès dans les *Vies des sophistes* a pour seule prétention de célébrer les modèles attiques du passé ou si elle n'aurait pas, par la même occasion, pour fonction de questionner, de manière critique, la nature de cet idéal.

Une prise en compte de la situation énonciative laisse penser que Philostrate joue sur différents niveaux d'interprétation. Le narrateur se dédouane des propos qu'il fait tenir à Agathion au discours direct⁸⁶ : il prétend les avoir découverts dans une lettre d'Hérode Atticus et ne nous donne aucune opinion personnelle, laissant son public juge du contenu. En outre, le texte accumule les paradoxes et les conflits. D'un côté, nous avons le discours passéiste d'un « Héraclès », sorte de mythe du bon rustique atticiste qui maîtriserait la langue de Démosthène de manière innée, ancrée dans son territoire d'origine : il se présente comme

⁸⁴ Voir Tim Whitmarsh, « Performing Heroics: Language, Landscape and Identity in Philostratus' Heroicus », dans Ewen L. Bowie et Jas Elsner (dir.), *Philostratus*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, coll. « Greek Culture in the Roman World », 2009, p. 205-229.

⁸⁵ Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, III, 19, 2 : « Troie fut détruite, déclara-t-il, par les Achéens, jadis, qui y ont fait voile ; vous, ce qui vous a détruits, ce sont les récits sur elle : en considérant comme de grands hommes seuls ceux qui firent campagne contre Troie, vous ne faites aucun cas d'hommes plus nombreux et plus divins qu'a portés votre propre terre, et celle des Égyptiens, et celle des Indiens. » (‘‘Τροία μὲν ἀπώλετο’’ εἶπεν ‘‘ὑπὸ τῶν πλευσάντων Ἀχαιῶν τότε, ὑμᾶς δὲ ἀπολωλέκασιν οἱ ἐπ’ αὐτῇ λόγοι· μόνους γὰρ ἄνδρας ἡγούμενοι τοὺς ἐς Τροίαν στρατεύσαντας ἀμελεῖτε πλειόνων τε καὶ θειότερων ἀνδρῶν, οὓς ἢ τε ὑμετέρα γῆ καὶ ἡ Αἰγυπτίων καὶ ἡ Ἰνδῶν ἠνεγκεν.’’).

⁸⁶ Ewen Bowie, « The geography of the Second Sophistic », *op. cit.*, p. 67.

un homme non dénué d'éducation alors qu'il n'en a pas. De l'autre côté, nous avons Hérode qui, du point de vue des origines, n'est pas moins attique qu'Agathion. Pourtant, l'attachement d'Hérode à l'Attique est d'abord le fruit d'une éducation atticiste⁸⁷. Celle-ci s'inscrit dans un cadre urbain qui admet, justement, des apports étrangers. Philostrate semble donc problématiser la nature complexe et plurielle de l'atticisme, jouant sur les ambiguïtés de la langue « attique » elle-même, tiraillée entre un ancrage territorial (Agathion) et une classe aristocratique (Hérode) qui peut vivre dans l'Attique comme partout ailleurs dans le pourtour méditerranéen.

L'attique, sous l'Empire romain, n'est donc ni la langue d'un territoire, ni une langue sans territoire. Les auteurs atticistes ont conscience que leurs usages linguistiques viennent d'Athènes ; de là cette image du territoire attique comme symbole fédérateur d'une classe lettrée, mais qui ne se construit pas sans conflit. L'exemple d'Hérode, attique de naissance, atticiste d'éducation, résume à lui seul ce paradoxe qui s'applique à Philostrate lui-même : en se définissant d'abord par une identité intellectuelle qui ne les distingue plus d'un Favorinus ou d'un Élien, ces auteurs ne sont-ils pas devenus étrangers à leur propre territoire, incapables de redevenir un Agathion ?

⁸⁷ Voir, sur ce point, Carlo Vessella, *op. cit.*, p. 7-8.

Références

- Amato, Eugenio et Yvette Julien (dir.), *Favorinos d'Arles : Œuvres, tome I. Introduction générale – Témoignages – Discours aux Corinthiens – Sur la Fortune*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2005.
- Anderson, Graham, *The Second Sophistic: A Cultural Phenomenon in the Roman World*, Londres – New York, Routledge, 1993.
- Anlauf, Gerhard, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Cologne, Köln Universität, 1960.
- Bloch, René, « Eridanos (Ἐριδανός, Eridanus) », dans Hubert Cancik et Helmut Schneider (dir.), *Der neue Pauly Enzyklopädie der Antike, Band 4, Epo-Gro*, Stuttgart – Weimar, Verlag J.B. Metzler, 1998, p. 67.
- Bounoure, Gilles et Blandine Serret, *Philostrate : Vies des sophistes ; Lettres érotiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La Roue à Livres », 2019.
- Bowie, Ewen, « The geography of the Second Sophistic: Cultural variations », dans Barbara E. Borg (dir.), *Paideia: The World of the Second Sophistic*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Millennium-Studien zu Kultur und Geschichte des Ersten Jahrtausends n. Chr. », 2004, p. 65-83.
- Brixhe, Claude, « Linguistic Diversity in Asia Minor during the Empire: Koine and Non-Greek Languages », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 228-252.
- Brixhe, Claude, « Interactions between Greek and Phrygian under the Roman Empire », dans James N. Adams, Mark Janse et Simon C. R. Swain (dir.), *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2002, p. 246-266.
- Chiron, Pierre, « La dimension rhétorique de l'Onomasticon », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 39-65.
- Clackson, James, *Language and Society in the Greek and Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.
- Consani, Carlo, « Ancient Greek Sociolinguistics and Dialectology », dans Georgios K. Giannakis (dir.), *Encyclopedia of Ancient Greek language and linguistics*, Leyde – Boston (Mass.), Brill, 2014, vol. 1, p. 117-124.

- Côté, Dominique, « L'Héraclès d'Hérode : héroïsme et philosophie dans la sophistique de Philostrate », dans Thomas Schmidt et Pascal Fleury (dir.), *Perceptions of the Second Sophistic and its Times = Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Toronto (Ont.), University of Toronto Press, coll. « Phoenix », 2010, p. 36-61.
- Cribiore, Raffaella, « The Grammarian's Choice: The Popularity of Euripides' *Phoenissae* in Hellenistic and Roman Education », dans Yun Lee Too (dir.), *Education in Greek and Roman Antiquity*, Leyde – Boston (Mass.), Brill, 2001, p. 241-259.
- Eshleman, Kendra Joy, « Defining the Circle of Sophists: Philostratus and the Construction of the Second Sophistic », *Classical Philology: A Journal Devoted to Research in Classical Antiquity*, vol. 103, n° 4, 2008, p. 395-413.
- Fischer, Eitel, *Die Ekloge des Phrynichos*, Berlin, De Gruyter, coll. « Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker », 1974.
- García Valdés, Manuela, Luis Alfonso Llera Fueyo et Lucía Rodríguez-Noriega Guillén (dir.), *Claudius Aelianus De Natura Animalium*, Berlin, De Gruyter, coll. « Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana », 2009.
- George, Coulter H., « Jewish and Christian Greek », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 267-280.
- Gleason, Maud Worcester, *Mascarades masculines : genres, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*, trad. de l'anglais par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, EPEL, coll. « Les Grands Classiques de l'Érotologie Moderne », 2013 [éd. anglaise, 1995].
- Goudriaan, Koen, *Over classicisme. Dionysius van Halicarnassus en zijn program van welsprekendheid, cultuur en politiek*, Amsterdam, Vrije Universiteit Amsterdam, 1989.
- Hansen, Dirk Uwe, « Das attizistische Lexikon des Moeris », dans Kerstin Hajdú et Dirk Uwe Hansen (dir.), *Ps.-Herodian, De figuris: Überlieferungsgeschichte und kritische Ausgabe. Das attizistische Lexikon des Moeris: quellenkritische Untersuchung und Edition*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker », 1998, p. 71-156.
- Holford-Strevens, Leofranc, « Favorinus and Herodes Atticus », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 233-244.

- Kaibel, Georg, « Dionysios von Halikarnass und die Sophistik », *Hermes : Zeitschrift für klassische Philologie*, n° 20, 1885, p. 497-513.
- Kaster, Robert A., *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, California University Press, coll. « Transformation of the Classical Heritage », 1988.
- Kim, Lawrence, « Atticism and Asianism », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 41-66.
- Kim, Lawrence, « The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic », dans Egbert J. Bakker (dir.), *A Companion to Ancient Greek Language*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to the Ancient World », 2010, p. 468-482.
- Matthaios, Stephanos, « Greek Scholarship in the Imperial Era and Late Antiquity », dans Franco Montanari, Stephanos Matthaios et Antonios Rengakos (dir.), *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Leyde, Brill, coll. « Brill's Companions in Classical Studies », 2015, p. 184-296.
- Matthaios, Stephanos, « Pollux' *Onomastikon* im Kontext der attizischen Lexikographie », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 67-140.
- Möllendorff, Peter von, « *Sub iudice philologia*: zur Verarbeitung philologischer Themen im Werk Lukians », dans Gregor Bitto et Anna Ginestí Rosell (dir.), *Philologie auf zweiter Stufe: literarische Rezeptionen und Inszenierungen hellenistischer Gelehrsamkeit*, Stuttgart, Steiner, coll. « Palingenesia », 2019, p. 257-270.
- Morgan, Teresa J., *Literate education in the Hellenistic and Roman worlds*, Cambridge–New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Classical Studies », 1998.
- Norden, Eduard, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Christus bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, Teubner, 1898.
- Oudot, Estelle, « Aelius Aristides », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 255-269.
- Pernot, Laurent, *L'ombre du tigre : recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, D'Auria, coll. « Speculum: Contributi di Filologia Classica », 2006.
- Puech, Bernadette, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris, Vrin, coll. « Textes et traditions », 2002.

- Probert, Philomen, « Attic Irregularities: Their Reinterpretation in the Light of Atticism », dans Stephanos Matthaios, Franco Montanari et Antonios Rengakos (dir.), *Ancient Scholarship and Grammar: Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Trends in Classics. Supplementary Volumes », 2011, p. 269-290.
- Radermacher, Ludwig, « Studien zur Geschichte der antiken Rhetorik IV: Über die Anfänge des Atticismus », *Rheinisches Museum für Philologie*, n° 41, 1899, p. 351-374.
- Redondo, Jordi, « Modal Substitution in Koinè Greek: The Gospels of Mark and Luke », *Scripta Classica Israelica: Yearbook of the Israel Society for the Promotion of Classical Studies*, n° 37, 2018, p. 183-194.
- Rohde, Erwin, « Die asianische Rhetorik und die zweite Sophistik », *Rheinisches Museum für Philologie*, n° 41, 1886, p. 170-190.
- Rohde, Erwin, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Härtel, 1876.
- Russell, Donald Andrew, *Greek Declamation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Schmid, Wilhelm, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern: von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, 5 vol., Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1887-1897.
- Schmitz, Thomas A., *Bildung und Macht: Zur sozialen und politischen Funktion der zweiten Sophistik in der griechischen Welt der Kaiserzeit*, Munich, Beck, coll. « Zetemeta », 1997.
- Smith, Steven D., *Man and Animal in Severan Rome: The Literary Imagination of Claudius Aelianus*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2014.
- Stebnicka, Krystyna, « The Physical Appearance of a Pure Greek in Literature of the Second Sophistic Period », *Palamedes: A Journal of Ancient History*, n° 2, 2007, p. 157-171.
- Stefec, Rudolph S., *Flavii Philostrati Vitas sophistarum, ad quas accedunt Polemonis Laodicensis Declamationes quae exstant duae*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis », 2016.
- Sudan, Bruno, « Favorinus d'Arles : corps ingrat, prodigieux destin », dans Véronique Dasen et Jérôme Wilgaux (dir.), *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire. Cahiers d'Histoire du Corps Antique », 2008, p. 169-182.
- Swain, Simon C. R., *Hellenism and Empire: Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

- Tosi, Renzo, « Onomastique et lexicographie : Pollux et Phrynichos », dans Christine Mauduit (dir.), *L'Onomasticon de Pollux : aspects culturels, rhétoriques et lexicographiques*, Lyon, CEROR, coll. « Études et Recherches sur l'Occident Romain », 2013, p. 141-145.
- Trapp, Michael B., « Plato's Phaedrus in Second-Century Greek Literature », dans Donald Andrew Russell (dir.), *Antonine Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 141-173.
- Vessella, Carlo, *Sophisticated Speakers: Atticist pronunciation in the Atticist lexica*, Berlin – New York, De Gruyter, coll. « Trends in Classics. Supplementary Volumes », 2018.
- Webb, Ruth H., « Schools and Paideia », dans Daniel S. Richter et William A. Johnson (dir.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*, New York, Oxford University Press, 2017, p. 139-153.
- Whitmarsh, Tim, « Performing Heroics: Language, Landscape and Identity in Philostratus' Heroicus », dans Ewen L. Bowie et Jas Elsner (dir.), *Philostratus*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, coll. « Greek Culture in the Roman World », 2009, p. 205-229.
- Whitmarsh, Tim, *The Second Sophistic*, Oxford – New York, Oxford University Press, coll. « Greece and Rome. New Surveys in the Classics », 2005.
- Whitmarsh, Tim, *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2001.
- Wilamowitz-Möllendorff, Ulrich von, « Asianismus und Atticismus », *Hermes : Zeitschrift für klassische Philologie*, n° 35, 1900, p. 1-52.
- Willi, Andreas, « Creating 'Classical' Greek: From Fourth-Century Practice to Atticist Theory », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, vol. 142, n° 1, 2014, p. 44-74.